

24 images

24 iMAGES

Un poster social *Love-moi* de Marcel Simard

André Roy

Number 54, Spring 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

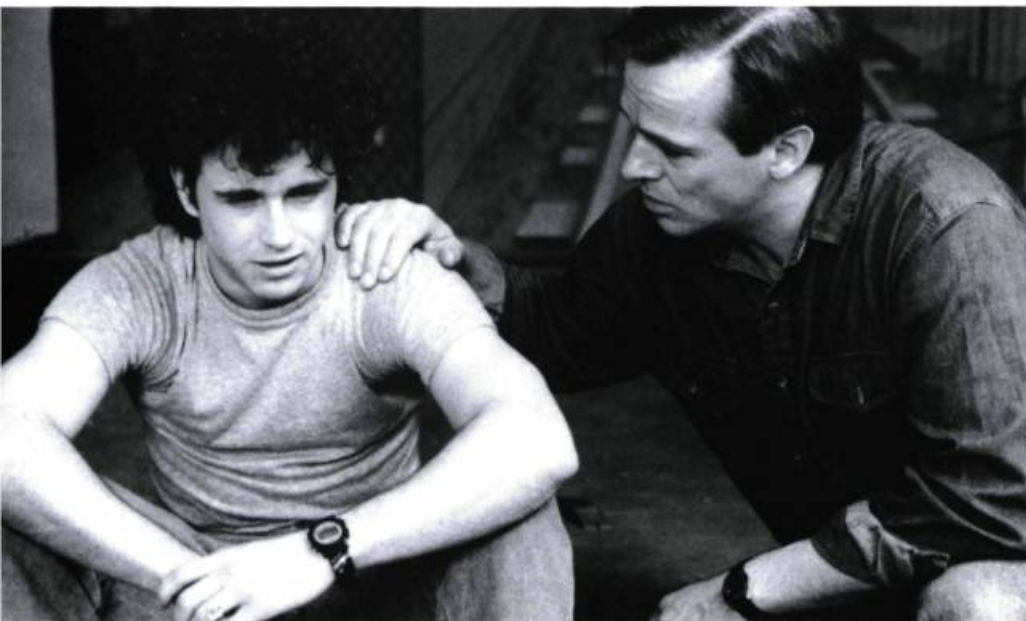
Cite this review

Roy, A. (1991). Review of [Un poster social / *Love-moi* de Marcel Simard]. *24 images*, (54), 72–73.

LOVE-MOI DE MARCEL SIMARD

UN POSTER SOCIAL

par André Roy



Jacques (Mario St-Amand) et Charles (Germain Houde). « Du sociologique plutôt que du filmique ».

Sur un sujet comme la délinquance et les problèmes de drogue et de prostitution chez les jeunes, mille fois rabâché au cinéma, ici ou ailleurs, le film de Marcel Simard, *Love-moi*, ne surprendra ni ne scandalisera personne. Non que le film soit nul, mal fait ou, pis, choquant (la télévision nous a habitués à tous les sujets), mais qu'il soit mou, terne et ennuyant. On a bêtement l'impression que le réalisateur démissionne devant son histoire et laisse tomber le cinéma tant on sent chez lui une volonté de faire du sociologique plutôt que du filmique. Il tente de tracer, en échappant au spectaculaire, le portrait véridique

d'engager des professionnels, mêmes chez les jeunes acteurs (qui sont d'ailleurs excellents). Tout en évitant ainsi l'écueil du cinéma-vérité (le vrai faux), mais en flirtant avec le docu-drame et le psychodrame (le faux vrai), il n'est pourtant pas allé plus loin que le bout de son échantillon sociologique. Il s'est enfermé dans un typage unilatéral: chaque jeune a sa place précise (comme autour de la table lorsque les adolescents rédigent leurs textes) tout en étant interchangeable avec les autres (les sept garçons et filles sont peu identifiés et, pour le public, peu identifiables). Jacques, Jérôme, Danielle, Michèle, Alain, Dolorès et Maryse sont pour lui des cas, c'est-à-dire des clichés — et comme les clichés, les personnages ne bougent pas, n'évoluent pas: ils sont figés dans leur rôle.

Le dispositif théâtral, auquel est ajoutée également la vidéo (qui enregistre l'écriture et les répétitions de la pièce), loin de créer une distance, sombre malheureusement dans une mécanique d'énonciation invariable afin que tout soit entendu et compris par le spectateur: les adolescents ne cessent de lire et de répéter les mêmes pauvres fragments de leurs textes (on enfonce le clou). Même quand ils sont filmés par la caméra vidéo, on comprend que ce n'est pas à leur metteur en scène qu'ils s'adressent, mais que c'est bien au spectateur qu'ils lancent leurs bribes de vie passée comme pour le désarmer et le culpabiliser. Ils exposent leur situation (voyez comme je suis une victime!), ils ne s'exposent pas. La salle d'école où ils sont réunis pour réécrire et jouer leur déchéance est à la fois un laboratoire (ce sont des cobayes, des échantillons justement) et un tribunal (ils sont sommés par Charles de travailler, d'être présents). Cette salle est un lieu clos, qui asphyxie la richesse implicite de l'histoire et qui exclut tout l'espace social d'où est pourtant tiré le matériau de la pièce en gestation (et du film). Les scènes y deviennent vite redondantes.

Marcel Simard ne s'est pas cantonné qu'à ce lieu principal, sauf que les autres espaces importants dans le récit (si on excepte la taverne, la prison et un appartement) que sont l'appartement de Charles et l'hôpital où travaille sa femme Louise n'ont aucun lien, ni apparent ni visible, avec la situation des adolescents. Ils circonscrivent des actions parallèles et étanches qui ne nourrissent en rien le sujet du film. Ce que vit Charles une fois chez lui n'a pas de rapport, sinon très ténu, avec ce qu'il vit

(«un miroir», dit-il dans le cahier de presse) d'une jeunesse démunie et criminelle. Mais la vérité des faits dans la vie n'est pas forcément une vérité au cinéma. Sa fiction, qui ne transmute en rien la réalité proposée, est juste bonne à déclencher un débat à la télé un soir de grande écoute, commandité par le ministère de la Santé et des Services sociaux.

Le dispositif adopté est pourtant au départ ingénieux, gros de possibilités. Charles, un cinéaste (Germain Houde), faute de subsides pour tourner un film (Téléfilm et Sogic, suivez mon regard), décide de monter une pièce de théâtre inspirée de la vie d'une bande d'adolescents adonnés à la drogue et à la prostitution (ce dispositif rappelle celui d'un autre film, français celui-là, *Les enfants du désordre*, de Yannick Bellon). Simard, comme Bellon, plutôt que de choisir des non-acteurs, a décidé

PHOTO: PIERRE GROS DAILLON

tous les jours; son travail avec les jeunes ne provoque aucun retentissement dans sa vie personnelle: il n'est ni accablé ni révolté par les témoignages de violence juvénile; seul lui importe de mener à son terme la pièce, de trouver de l'argent pour la monter et de surseoir au désir de Louise d'avoir un enfant (eh oui!). D'ailleurs, parlant de sa femme, le personnage de Louise (Paule Baillargeon) est greffé artificiellement à la fiction; son amitié pour un enfant malade de sept ans, nommé Philippe, est rattachée *in extremis* au scénario (Philippe retire l'argent de son compte de banque pour le donner à Charles afin que la pièce soit enfin montée!) À cause d'un scénario bancal, toutes les scènes d'où sont absents les adolescents apparaissent comme superflues — comme une diversion. Ainsi arrivons-nous au problème que posent le filmage et la position du cinéaste.

On a l'impression que Simard a voulu empêcher tout affrontement avec la violence et la déchéance des jeunes, qu'il a désamorcé ainsi constamment leur portée et leurs effets. Les scènes de la pièce et les actions parallèles évitent au film d'avoir une prise directe avec un réel insupportable. La

Michèle
(Sonia Laplante)
face à la caméra
vidéo.



mise en scène, statique et convenue, applaudit tout: elle rend *soft* l'univers à la fois tragique et intolérable de ces sept jeunes. Comme si Simard avait peur de la puissance du mal que pouvait révéler son sujet, comme s'il se protégeait par des fuites en avant, paralysé par son regard consensuel de sociologue. Comme les adolescents qui récitent sans âme leurs textes, *Love-moi* devient un film déclamatoire qui épingle la délinquance comme on épingle un poster sur un mur: une image sans vie. *Love-moi* est tout simplement la simulation audiovisuelle d'un dossier sur la protection de la

jeunesse, qui transforme son réalisateur en travailleur social, métier qu'il pratiquait auparavant et dont il ne s'est jamais tout compte fait éloigné. On ne s'étonnera pas alors que le cinéma demeure ici invisible. ■

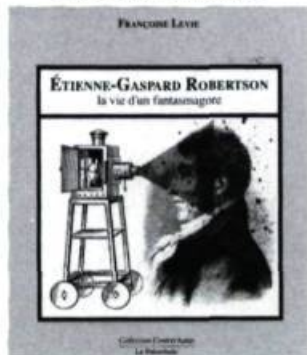
LOVE-MOI

Québec 1991. Ré.: Marcel Simard. Sc.: Marcel Simard et Lise Lemay-Rousseau. Ph.: Pierre Letarte. Mont.: Michel Arcand. Mus.: Robert Léger. Int.: Germain Houde, Mario Saint-Amand, Yvon Roy, Lucie Laurier, Sonia Laplante, Éric Brisebois, Dominique Leduc, Lyne Durocher, Paule Baillargeon. 97 minutes. Couleur. Distr.: Aska Film Distribution.

Les Éditions du Preambule

Étienne Gaspard Robertson
La vie d'un fantasmagore

Françoise Levie



Robertson est le premier cinéaste. Un cinéaste qui ne connaît ni la pellicule, ni le cinéma, puisqu'il est né un siècle trop tôt.

Pourtant en 1798, il fait bouger les images. Elles avancent, reculent, grandissent, rapetissent, se multiplient. Grâce à un appareil révolutionnaire, le fantascopie, monté sur des rails et placé à l'arrière de l'écran, Robertson obtient des effets saisissants. Elles s'accompagnent de musique d'ambiance, d'effets sonores ponctuels, de post-synchronisation réalisée en direct par un ventriologue.

Collection Contrechamp

ISBN 2-89133-117-6

350 pages \$58.00

Écrits sur le roman policier
Bibliographie

Norbert Spehner Yvon Allard



Écrits sur le roman policier est un ouvrage de références bibliographiques qui recense les études et les essais sur le roman et le film policiers, publiés entre 1900 et le début de 1990.

En annexe, les auteurs de la bibliographie vous proposent des listes de lecture et une sélection d'une centaine de titres de romans policiers jugés les meilleurs.

Écrits sur le roman policier est un livre de référence essentiel pour les bibliothécaires et les chercheurs, mais c'est aussi un guide pratique et solidement documenté pour tous les amateurs de romans policiers.

Collection Paralittératures

ISBN 2-89133-121-4

772 pages \$58.00

169, rue Labonté, Longueuil, (Québec) J4H 2P6. Tél.: 651-3646 FAX: 651-0378